Katrina Kalda, *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre*

Paris, Gallimard, 2016, 352 p., 21 €.

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4024>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]
[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 193-194

ISBN : 978-2-919040-39-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Katrina Kalda, *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1319 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4024> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4024>

Katrina Kalda Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre

Paris, Gallimard, 2016,
352 p., 21 €.

Dans *L'Arithmétique des dieux*, Katrina Kalda gratifia son lecteur de quelques scilles de Sibérie. Ici, les curieux de

botanique voient éclore, grâce au génie d'une femme, un jardin entier – un feu d'artifices de fleurs, d'herbes, de fruits et de légumes. Une sorte de robinsonnade champêtre où l'art de survivre dans un monde hostile. *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* tient aussi de la fable politique, rappelant le récent Boualem Sansal. Tous deux évoquent un monde en devenir. Car les germes sont là, se développent de moins en moins souterrainement. Envahissent les consciences et les corps. Les hommes et les sociétés. Littérature oblige, Katrina Kalda scrute l'alchimie de l'intime et du politique.

Au centre de l'ordre social, il y a la Ville et ses élus, les fragiles bienheureux. Au-delà de la Zone, il y a la Plaine où sont retenus les « *déplacés* », ceux que la Ville rejette. Plus loin, par-delà la Périphérie, se trouve « *la zone toxique* » où sont relégués, derrière un grillage, les dangereux intellos, les anticonformistes, ceux qui pensent. Cet explosif manuel de sociologie offre de quoi déciller les yeux des plus candides et des moins craintifs. Katrina Kalda décrit les espaces et leur fonctionnement, l'animalisation des corps et l'assèchement du sens moral, la déresponsabilisation individuelle et les réseaux de surveillance, les logiques souterraines d'une organisation sociale et les

fourberies idéologiques du *Manuel du citoyen*, le règne du chiffre-roi et de la compétition dans un monde devenu « *quantifiable* », borné, sans mémoire et où la connaissance se limite à « *l'indispensable* », à son utilité pratique. Un totalitarisme où « *l'illusion de la liberté* » tient lieu de liberté, où la peur et la fragmentation phagocytent les esprits et les volontés. Être « *déplacé* », c'est avoir failli. L'aliénation fait la victime coupable ou, se pensant innocente, « *regarde comme des criminels les autres déplacés* ». « *Aucun ne se dit que ce n'est pas l'innocence ou la culpabilité qui comptent mais le nombre d'ouvriers dont la ville a besoin pour travailler au retraitement des déchets*. » Chacun pense que la Plaine ne pourrait vivre sans la Ville quand « *c'est la ville qui ne pourrait pas survivre sans nous, elle s'étoufferait sous ses déjections* ».

Trois femmes racontent : Sabine la grand-mère, Astrid, la mère et Marie, la fille. Pourquoi ont-elles été « *déplacées* » ? C'est l'un des ressorts du roman. Trois femmes pour trois récits ; trois sensibilités, trois expériences individuelles, intimes des espaces et d'une histoire partagée, familiale. Les voix se chevauchent, dessinent le rapport et l'implication de chacune au réel. Il y a la pragmatique, la sentimentale et rêveuse, et celle qui se tourne vers l'ailleurs. Chacune imprime sa temporalité : le présent pour Sabine, le passé et le conditionnel pour Astrid, le futur pour Marie.

Laquelle sera la mieux armée pour survivre et échapper à la Plaine ? La pragmatique ou l'émotive ? La raison ne conduit-elle pas à une forme d'acceptation ? Le rêve et l'utopie ne pourraient-ils devenir insurrectionnels ? La quête d'un ailleurs ne permettrait-elle pas de passer obstacles et frontières ? L'une cultive son jar-

LIVRES

din, l'autre le souvenir d'un amant, la dernière un Eldorado.

Ce roman, d'une riche densité thématique, scrute les grandeurs et les petitesse de la nature humaine, le devenir de la Nature et de l'humanité quand l'homme se veut démiurge et prétend « *changer le développement des espèces* ». Le récit, souvent bouleversant, est écrit sans pathos. Implacable. Presque froid ;

en apparence du moins. Car la rareté des adjectifs et des adverbes renforce l'effet des descriptions, les dynamiques psychologiques, l'empathie et les émotions. Tout est dur mais pas sans espoir. Il faudra bien ne plus craindre « *ce qui se cache dans la nuit du cœur humain* ». Et aller vers ce « *pays où les arbres n'ont pas d'ombre* ».

M. H.

Maryam Madjidi *Marx et la poupée*

Paris, Le nouvel Attila,
2016, 205 p., 18 €.

Voici une nouvelle venue dans les lettres françaises. Nouvelle venue dont la trajectoire croise celle de milliers d'autres, élargit les horizons de chacun, mais dont le silence reste personnel. On

peut se rattacher à un ou plusieurs récits collectifs, et cultiver quelques singularités. L'identité, cette alchimie mouvante, synchrétique et peut-être insaisissable, passe par le filtre des émotions intimes et des expériences. Et les mots traduisent toutes les sensibilités, projettent sur le monde autant d'éclairages et de variations. De renaissances aussi.

Pas de simagrées ici, de simulacres ou de poses. Le propos claque la porte au nez des sots et des condescendants, comme aux petits manitous des ordres identitaires et des idéalizations hors sol.

Le livre est une dense méditation sur l'exil. Le couple et leur fille débarquent d'Iran, ils pourraient venir d'ailleurs tant le sujet est universel, les expériences et

les enseignements transposables. Maryam Madjidi raconte par petites touches, en cours chapitres, rythmés par trois « *naissances* ». Le poème final donne une idée de la structure : « *Souffle / souffle / Vent de ma vie / Souffle / souffle / Et fais danser les souvenirs* ».

Cet archipel de souvenirs qui courent depuis l'enfance finit par former un collier de variations, et de contrepoints = voir l'art d'être persane ou français, l'épisode des croissants, le méli-mélo des langues, le traquenard « *orientaliste* » et comment se jouer des charlots, le jeu de miroir entre un Iran fantasmé et une France « *jamais idéalisée* ». Le tout dévoile la finesse du propos derrière une rudesse affichée ; non sans raison. Car, en matière d'exil, il faut secouer le cocotier = comme ne dirait pas la subtile iranienne = histoire de faire tomber les bonimenteurs haut perchés, pour comprendre que si l'on veut vivre, il faut partir ! Il faut enterrer ses poupées, des livres par trop compromettants et ses rêves. Pour sentir comment une mère peut « *se diluer silencieusement dans une eau imaginaire* ». Pour voir l'exil à travers les mains d'un père, des mains qui finissent par ne plus bouger, parce qu'« *elles se*